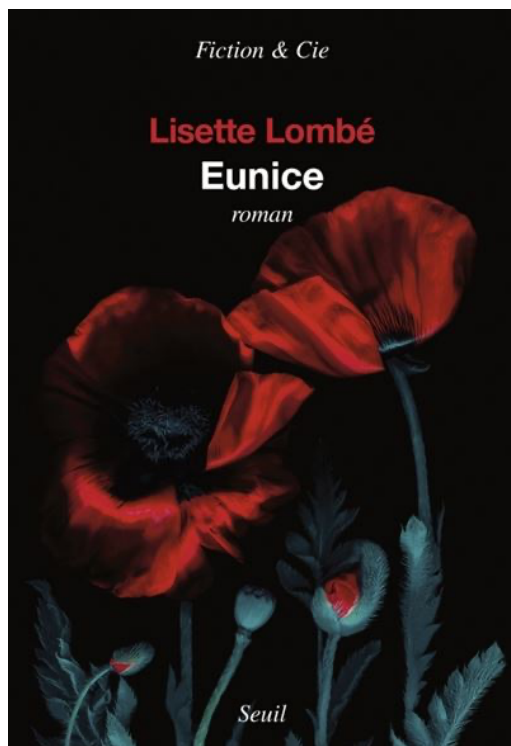




Lisette Lombé : *Eunice* (2023) Écriture engagée

Écriture engagée ; Femmes ; Maternités ; Sexualités ; Désirs ; Patriarcat ; Capitalisme ; Slam ; Homosexualité ; MeToo ; Sport ; Liberté ; Excès ; Aliénation ; Sens



Date de publication originale : 2023.

Pages : 192 p.

Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Non.



Résumé :

Dans ce deuxième roman, la poétesse et slammeuse belgo-congolaise Lisette Lombé retrace la reconstruction identitaire de la jeune Eunice. À dix-neuf ans, Eunice est brutalement confrontée à la mort de sa mère, noyée dans la Meuse. Refusant la conclusion d'un accident, elle s'engage dans une exploration des zones d'ombre laissées par cette femme qu'elle admirait sans vraiment connaître. Au fil de cette enquête, Eunice affronte ses propres démons, découvre la puissance de ses désirs et interroge son rapport à la sexualité (tant envers les hommes qu'envers les femmes). Le



roman devient alors un espace de réflexion sur les pressions du capitalisme et du patriarcat, sur les héritages maternels et sur les voix féminines étouffées sous le poids des rôles imposés. Portée par une langue rythmée et incisive, Lisette Lombé livre un récit d'apprentissage aussi sensuel que politique.

L'autrice :

Née en 1978 à Namur, Lisette Lombé est une poétesse, slammeuse et artiste pluridisciplinaire belgo-congolaise. Formée en romanistique et en médiation, elle a d'abord exercé comme enseignante avant de se consacrer pleinement à l'écriture, à la performance et à l'animation d'ateliers d'écriture, notamment auprès de femmes et de publics marginalisés. Co-fondatrice du collectif L-SLAM, elle développe une pratique artistique engagée mêlant slam, poésie performée, ateliers et actions communautaires visant à faire entendre des voix trop souvent invisibilisées. Sa production littéraire comprend plusieurs un premier roman court (*Venus Poetica* ; 2020), un recueil (*Brûler, brûler, brûler* ; 2020) et différents projets collectifs parmi lesquels *Tenir* (2019). Avec *Eunice* (2023), elle reçoit une reconnaissance dans l'espace francophone en étant finaliste du Prix Médicis 2023. Au cours de sa carrière, Lisette Lombé a reçu plusieurs distinctions pour son travail littéraire et son engagement culturel : le Prix Slam de la Fédération Wallonie-Bruxelles, le Prix de la poésie contemporaine de Namur et sa nomination comme Poète·sse national·e de Belgique pour le mandat 2024–2025. Ces différentes récompenses et distinctions attestent de son rôle important dans la scène poétique belge contemporaine. Au-delà des prix, son parcours est marqué par la transmission : elle conduit régulièrement des ateliers à l'étranger et coanime des projets collectifs qui lient création et pratiques sociales. Thématiquement, son œuvre interroge la mémoire, le corps, la maternité, le racisme et les rapports de pouvoir, des motifs qu'elle traite avec une langue vive, corporelle et performative.



Écriture engagée :

Femmes et sexualités¹

« Mais c'est étrange, car dans aucun de tes livres on ne te raconte des histoires de femmes libres. » (p. 32)

S'il serait inexact de souscrire inconditionnellement à l'épigraphe d'*Eunice* repris ci-dessus, force est de constater qu'une majorité des romans rédigés par des auteur·rices issues de postmigration font montre de tonalités et de problématiques engagées souvent critiques des sociétés capitalistes et patriarcales. Dans son deuxième roman, intégralement rédigé à la deuxième personne du singulier, Lisette Lombé n'échappe pas à cette tendance : sous le couvert d'un récit d'enquête visant à découvrir les raisons du décès de sa mère, la poétesse et slammeuse belgo-congolaise explore en réalité différentes conditions féminines, différentes féminités, ainsi que différents désirs féminins, le tout à l'aide d'une langue parlée et populaire héritée de son parcours de slammeuse². Le récit se construit en quatre parties – « Couper » ; « Recoudre » ; « Cicatriser » ; « Vivre » – reflétant le douloureux processus de reconstruction de soi d'Eunice, l'héroïne du récit éponyme, après la rupture liminaire avec son compagnon, mais surtout après la perte soudaine de sa mère, Jane, noyée dans la Meuse suite à une soirée faite d'alcools et de drogues. Animée par une foi aveugle envers la vie bien rangée de sa mère d'une part³, et d'une méfiance de principe envers les hommes ou les institutions qui les représentent indirectement d'autre part⁴, Eunice refuse de croire à un simple accident. La jeune femme ira jusqu'à devoir confronter les versions de sa tante et de tiers à celles de son père et de police pour n'admettre que progressivement que sa mère consommait effectivement, de son plein gré, des drogues récréatives – en plus de l'alcool – afin de renouer, de temps à autre, avec sa jeunesse et son passé de femme libre, étouffés par ses obligations de mère :

Ta mère est un puzzle. Chaque personne que tu rencontres te confie une pièce dont la teinte vient à modifier ce que tu croyais déjà savoir d'elle. Tu ne connais pas Jane. Son écorce, sa surface, sa carapace. Oui, ses aspirations profondes, ses fantasmes, ses regrets, non. [...] Qui s'intéresse à ce que sa mère ressent en tant que femme ? Qui se souvient même que sa mère n'a pas toujours été mère ? (p. 74-75)

¹ La pagination indiquée est celle de l'édition suivante : Lisette Lombé, *Eunice*, Paris, Seuil, « Points », 2023.

² Pratique que l'on retrouve toutefois également dans *Kiffe kiffe demain* (2004) de Faïza Guène et *Djims* (2023) de Seynabou Sonko.

³ « N'y a-t-il que toi pour questionner la présence même de ta mère à cet endroit, à cette heure de la nuit, dans cet état-là ? » (p. 17)

⁴ « Pourquoi les policiers, pourquoi ton père acceptent-ils la version de ces fêtards éméchés avec une effarante docilité ? (p. 17) À la fin du récit, le père d'Eunice sera pourtant le seul à la croire et la soutenir inconditionnellement concernant les sévices corporels infligés par son oncle maternel (p. 109).



Au début du récit, ce n'est d'ailleurs que quand Eunice se rend compte que le numéro de sa mère ne figure pas parmi la kyrielle d'appels manqués qu'elle prend conscience qu'un événement important a eu lieu : « Vingt-deux appels en absence. Douze de ton père, dix de Madou, ta tante. Et pas de ta mère ? Zéro appel de ta mère ? » (p. 14). Ce passage, au demeurant anecdotique, signale toutefois en creux toute l'importance – et donc la charge – accordée à la fonction maternelle, la mère d'Eunice devenant ainsi l'incarnation de la bonne marche du monde extérieur. La tante d'Eunice, Madou, constitue d'ailleurs un pendant intéressant à ce que Jane semble représenter :

De but en blanc, elle te répond qu'on est ni obligée de se marier, ni obligée d'avoir des enfants. On peut très bien être heureuse sans toutes ces conneries. [...] Tu sens que ta tante ne te raconte pas des carabistouilles, que c'est du sérieux, son truc de femmes libres. [...] Ta mère se racle la gorge plusieurs fois pour tenter de mettre fin à la conversation. Elle sent que cette bombe, lâchée comme ça, sans vergogne, par la personne la plus égoïste qu'elle connaisse, va forcément laisser des traces. Tu as neuf ans, bon sang ! Quel est ce besoin de pourrir ton innocence avec de sordides anecdotes, de vieille célibataire frustrée ? (p. 32)

La relation qu'Eunice entretient avec sa tante Madou, que ce soit dans le passé ou le présent, semble rafraîchissante et salvatrice pour la jeune femme en quête d'identité. Tout comme [Mina Ouadlhaj](#), il apparaît ainsi que Lisette Lombé propose – et surtout confronte – différentes versions de la féminité, opposant notamment les perceptions d'une mère à celle d'une « nullipare »⁵.

Si Eunice refuse de croire que sa mère consommait des drogues, il est intéressant de constater qu'elle n'hésite en revanche pas à projeter une part de ses propres désirs sexuels (hétéro- et homosexuels) sur sa mère. D'une part, la nuit du décès de Jane, Eunice fait un rêve érotique lesbien à la description extrêmement crue explicitement liée à la figure maternelle :

Elle s'appelle Fanny. Elle est prof. Comme ta mère. [...] Elle se plante devant toi, retrousse sa jupe crayon et brandit un énorme sexe noir. Tu ne l'avais pas vu venir, le coup du gode-ceinture. Elle a choisi un modèle XXL avec des veines saillantes et un gland très large. Elle avance le bassin et commence à te donner des petits coups de bite en plastique sur les joues. Ça t'excite, elle a raison. Ton jeans est trempé. (p. 12-13)

S'agit d'une libération (sexuelle) prémonitoire⁶ ? D'un désir de fusion – puis de séparation – que la mort viendra mettre à mal ? Les questions restent ouvertes : l'œuvre romanesque de Lombé (que ce soit *Eunice* ou, juste avant *Venus Poetica*) prête en tout cas le flanc aux lectures psychanalytiques. D'autre part, après la découverte de l'agenda de Jane chez sa coiffeuse avec la mention « T. M. » indiquée au jour du décès, on remarque que la série de scénarios envisagés par Eunice pour expliquer la mort tourne systématiquement autour de relations sexuelles qu'aurait eues sa mère, que ce soit avec un homme ou avec une femme : « T. M. » conduit successivement Eunice sur la piste

⁵ Doit-on cependant s'étonner du fait qu'à la fin du récit, Madou semble regretter certains de ses choix, en confirmant l'avis de Jane qui la présentait comme « égoïste » ? Voir p. 199-200.

⁶ Au cours du récit, Eunice aura une relation amoureuse homosexuelle avec une jeune femme : Jennah.



d'une relation adultère que sa mère aurait entretenue avec son jeune collègue Thomas Meunier⁷ puis sur la piste d'un hôtel (dans le spa duquel Eunice a des pulsions voyeuristes lubriques à l'égard des nageuses) où elle imaginait que sa mère s'adonnait à un rythme mensuel au plaisir de la chair. À de nombreuses reprises et à différents égards, on note ainsi, chez Lisette Lombé, une véritable volonté de réhabiliter et de revendiquer un désir féminin décomplexé :

Pourquoi chaudasse ?
Pourquoi actes dégradants ?
Pourquoi souillure ?
Pourquoi pas semence délicieuse ?
Pourquoi pas pulsion de vie,
carpe diem,
expérimentations,
espièglerie,
jeu,
jeunesse,
récréation ? (p. 42 ; voir également 78-79)

Après différentes enquêtes, il s'avère cependant que le « T.M. » de l'agenda correspond en réalité à la mention « Téléphoner Marcelle » (p. 191), autrement dit : « Téléphoner Maman » (mais on notera précisément l'évitement : « elle refuse d'écrire en toutes lettres le prénom de cette mère sans cœur » ; p. 192). Le coup de force du récit réside ainsi dans le fait qu'après avoir exploré différentes voies de traverses pour expliquer ou comprendre les malheurs des femmes, d'une femme, des mères, de sa mère – « Résultats négatifs. Rien à cacher. Cul-de-sac. Aucune révélation choc. Aucune trace de double vie. Aucun amant planqué dans le placard. » (p. 192) – Lombé nous explique qu'une des plus grandes souffrances et défis des femmes réside peut-être dans leur capacité à s'apprécier entre elles, du moins à se reconnaître dans leurs souffrances sans faire souffrir l'autre en retour :

Tu veux vraiment savoir quel genre de femme était Jane ? Une pauvre cloche qui n'arrivait pas à la cheville de ton oncle, une ingrate obligée de noter dans son agenda de téléphoner à sa mère une fois par mois. (p. 190)

La réconciliation et la sorte de reconversion (sportive) entre Madou et sa tante en fin de roman apporte sans doute une lueur d'espoir dans ce récit (p. 199 *sqq.*), partiellement hanté par « La chair de la chair, hantée par la nostalgie des ventres » (p. 193).

Slamer, c'est juste courir, Eunice ! [...]
Tu cours pour ta tante, tu cours pour ta mère.
Tu cours pour Jennah.
Tu cours pour tes amies.
Tu cours pour toutes les femmes de ta famille.
Tu cours pour toutes les femmes de la planète.

⁷ Mais il s'avère que Thomas Meunier est gay, découverte suscitant l'agacement virulent d'Eunice dans un paysage exemplaire de la langue utilisée par l'autrice : « Ok, guy, on a compris ! Pourrais-tu à présent reculer de deux pas, please ? On n'a pas élevé les cochons ensemble ! » (p. 74)



Tu cours pour les vivantes et pour les mortes, pour les fragiles et pour les fortes.
Tu cours pour chaque fille présente dans la salle, là, ce soir. (p. 175)



Sélection d'œuvres littéraires

Black words, Amay, L'Arbre à paroles, 2018.

Venus Poetica, Amay, L'Arbre à Paroles, 2020.

Brûler, brûler, brûler, Paris, L'Iconoclaste, 2020,

La Poésie sociale, un sport comme les autres, Bruxelles, Les midis de la poésie , 2024.

Pour aller loin

Hertrampf Marina Ortrud, « Voix littéraires contre le racisme structurel ou l'activisme postmigrant en Belgique », *Textyles*, 2025 (68), p. 115-132.

Robert July, « La poésie sociale de Lisette Lombé », <https://www.revuepolitique.be/la-poesie-sociale-de-lisette-lombe-sur-un-nouveau-recueil-demancipation/> [page consultée le 26 novembre 2025].